



# Littérature Critiques

## Le garçon tellurique et la fille-océan

Avec « La Sirène d'Isé », conte ténébreux, Hubert Haddad plonge en poète dans les abysses de la psyché

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Derrière les grilles du domaine des Descenderies, sur lequel règne le docteur Riwald, « clinicien avéré de la culture de l'hystérie », Malgorne, l'enfant du silence, piétine la neige, défie le vent, imagine le monde des hommes que sa surdité lui ferme. Il est au cœur de *La Sirène d'Isé*, nouveau roman d'Hubert Haddad. Du sommet d'une falaise friable que les intempéries entament, surplombant l'océan qui fascine et engloutit les esprits comme les corps, Malgorne contemple un univers dont il s'invente les règles. Incapable d'échanger avec les quelques humains qu'il y côtoie – de plus en plus rares, du reste, au fur et à mesure que le bâtiment menace de s'abîmer en mer –, il circonscrit son monde au jardin labyrinthique, piège autant qu'écrin, qu'a imaginé le docteur Riwald et dont il est bientôt le seul à arpenter les sentes. « *Il s'était épanoui à la fréquentation des arbres, tous ont leur vie à eux – solennelle et vulnérable, d'une lenteur inspirée, si impassiblement attentive aux secrets du ciel et de la terre.* »

Sur l'île de l'Estrande, « circonscrite en une forteresse de basalte », c'est là un privilège de prisonnier. Avant lui, sa mère y avait connu un semblable enfermement. D'une « beauté folle » mais incapable de manifester le moindre désir, Leeloo avait accepté avec un calme inhumain le sort que lui avait choisi le médecin tout-puissant. « *Il l'avait recueillie avec perplexité, curiosité, sidération enfin : la jeune femme absente aux autres, indifférente à toutes les tentatives d'apprivoisement, manifestait une présence chamelle insensée.* »

Bientôt quasiment seul dans le domaine que tous ont quitté, Malgorne découvre le même vertige en observant, pareillement isolée dans l'ancien séma-

phore qui domine la lande, la jeune Peindre, orpheline de fait puisque son père l'oublie à sillonner les mers.

**LA SIRÈNE D'ISÉ, d'Hubert Haddad, Zulma, 192 p., 17,50 €, numérique 13 €.**

« *La chambre de veille est son cabinet des songes. Une joie démesurée l'envahit quand elle s'y retrouve après ses courses éperdues dans la lande. Personne ne saurait l'empêcher d'être si dramatiquement heureuse.* »

### Le sable et le ciel

Chacun, hanté par ses fantômes, muré dans une solitude qui pèse à peine – « *Les légendes par ici ont bien plus de réalité que la vie des gens* » –, interroge le sable et le ciel pour accomplir un destin qu'aucune rationalité ne limite.

Composant un conte aux allures de rêve ténébreux, Hubert Haddad interroge la psyché humaine avec la verve d'un poète inspiré, le lexique du magicien qui envoûte pour mieux amener le lecteur à se déprendre des logiques qui engluent.

S'il réclame ses proies, aliénées qui s'y jettent en quête d'un salut radical, naïades noyées ou fugitives d'une déraisonnable espérance, et n'épargne pas ceux qui le sillonnent comme pour fuir la réalité terrestre, l'océan offre un horizon unique dont le grondement terrible échappe à Malgorne. Lui puise son calme tellurique aux profondeurs de la falaise et dans l'agencement carnassier des végétaux qu'il a appris à domestiquer.

Et Hubert Haddad, en aède soucieux de célébrer les îles et leurs magies, les sirènes et leurs pièges, les marins et leurs malédictions, délivre des fatalités pour affranchir l'homme de sa vocation de toute-puissance et n'en faire qu'un rêveur délesté de toute pesanteur. En un songe ébloui. ■

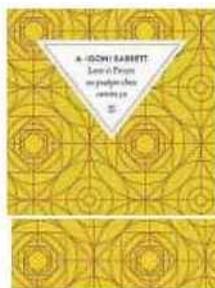


# Critiques Littérature

*Sans oublier*

## Empathie pour Lagos

Bouillonnante mégapole de 16 millions d'habitants et important port africain, Lagos décidément n'en a pas fini d'inspirer les écrivains nigériens. De Sefi Atta à Chimamanda Ngozi Adichie, cette « ville-livre » s'est imposée comme l'un des plus passionnants projets urbains et littéraires *in progress*. Un projet auquel le jeune A. Igoni Barrett – né à Port Harcourt en 1979 – apporte ici sa stimulante contribution avec ce recueil de nouvelles unanimement loué par la critique anglo-saxonne. Dix ans après un premier recueil, *From Caves of Rotten Teeth* (« Des grottes de dents pourries », non traduit), Barrett confirme le talent qui l'avait fait remarquer et lui avait déjà valu à l'époque de remporter le concours de nouvelles du BBC World Service. Loin de la foule déchaînée mais toujours plein d'amour et d'empathie pour ses personnages, le jeune écrivain capture la solitude d'une mère coupable, le jeu troublant d'un adolescent qui attise sur Internet les frustrations sexuelles d'hommes solitaires ou encore la fidélité d'un fils parcourant dangereusement la nuit survoltée de Lagos à la recherche de la bouteille qui apaisera une mère alcoolique. Servie par une écriture nerveuse et moderne, cette peinture délicate de tragédies intimes évoque Raymond Carver aussi bien qu'Alice



Munro. ■  
GLADYS MARIVAT  
► **Love Is Power,  
ou quelque chose  
comme ça** (*Love Is  
Power, or Something  
Like That*) d'A. Igoni  
Barrett, traduit de  
l'anglais (Nigeria) par  
Sika Fakambi, *Zulma*,  
352 p., 22 €.



## Critiques | Littérature

Le premier roman de l'écrivaine malaise entremêle critique sociale, épopée et fantastique

# Shih-Li Kow, magicienne du désastre

GLADYS MARIVAT

**I**l règne une étrange tranquillité à Lubok Sayong. Pourtant, des trombes d'eau déferlent sur ce village, au nord de Kuala Lumpur, en Malaisie. On imagine que les enfants, sortis pour regarder l'éclipse, ont peur. Que les parents sont pris de panique à l'idée de voir les deux rivières et les trois lacs voisins déborder et ensevelir leurs maisons. Mais ce n'est pas ce qui inspire Auyong, vieux directeur de la conserverie de litchis et l'un des narrateurs de ce magnifique premier roman.

Observant la catastrophe, ce pêcheur zélé raconte des histoires. Que le lac de la Quatrième Epouse est né du sang d'une jeune femme suicidée du haut d'une colline pour échapper à son affreux mari; que, au plus fort des inondations, sa truculente amie, Beevi, a libéré son poisson bizarre et que, ensuite, une sorte de monstre du Loch Ness a semé la terreur parmi les touristes; que les coupures de courant ont privé les couples de *telenovelas* et provoqué neuf mois plus tard un pic de naissan-

ces; enfin, Auyong relate l'arrivée des «*créatures du déluge*», des politiciens en campagne promettant de l'aide aux sinistrés en s'assurant bien de la présence des caméras.

Dès l'abord du roman, le regard de Shih-Li Kow ravit. L'écrivaine malaise voit la magie dans le désastre. Le cocasse dans l'agitation frénétique des gens de la ville. Toujours, elle décrit avec une immense tendresse les manies, les lubies, la patience et les trouvailles des locaux. «*Chez nous, la légende est servie comme les nasi lemak bungkus* [une spécialité malaise servie au petit

Auyong relate l'arrivée des «*créatures du déluge*», des politiciens en campagne promettant de l'aide aux sinistrés en s'assurant de la présence des caméras

déjeuner]: *réchauffée, à peine garnie, et en portion bien trop chiche pour satisfaire l'appétit et l'imagination*», explique Auyong. Pour y remédier, les habitants de Lubok Sayong ont développé l'art de l'emphase, troublant la frontière entre faits divers et folklore. Beevi l'affirme: seule une «*histoire inconceva-*

*ble*» fait signe et sens, et vaut la peine d'être transmise. D'ailleurs, dans sa vie même, réel et imaginaire se confondent. La demeure de son père comporte quatre tourelles pour chacune de ses femmes. Et le destin tragique de l'une d'elles rappelle étrangement celui de la quatrième épouse du lac.

Il y a chez Shih-Li Kow un goût pour le grotesque et le pittoresque qui évoque l'Américaine Flannery O'Connor (1925-1964). L'écrivaine de langue anglaise, née dans la communauté chinoise de

Kuala Lumpur, manie avec talent la chronique locale, l'épopée, la critique sociale, les légendes urbaines et même l'épouvante, quand le fantôme d'un enfant hante le jardin de Beevi. Si l'auteure nous fait rire, c'est pour mieux nous interroger sur ce que nous admettons comme plausible ou normal. «*Quand je vous*



parle de Lubok Sayong, selon votre point de vue sur la marche du monde, vous ne croirez que ce que vous avez envie de croire », remarque Mary Anne.

Elevée dans un orphelinat chrétien où tout le monde s'appelle Mary quelque chose, la deuxième narratrice du roman se retrouve hébergée par Beevi, à la suite d'un improbable accident. L'adolescente est persuadée que les histoires sont dans la vie, et non dans les livres. Alors, elle observe. Sa peau très blanche qui suscite l'admiration. Le départ de son amie Mary Beth pour une manifestation contre le

pouvoir, violemment réprimée. Le gouvernement, enfin, qui implante un camp de redressement pour « lady boys » à Lubok Sayong. Mais ce camp, c'est l'histoire de trop. La révolte gronde. Elle débouchera bientôt sur une splendide Gay Pride.

Partant du local, Shih-Li Kow propose un portrait pétillant et critique de la Malaisie d'aujourd'hui. Son roman prend le tour d'une fable dont la morale subtile se révèle à travers la succession d'épilogues qui clôt l'intrigue. Dans l'un d'eux, « l'honorable ministre » revient dans son village natal pour un

meeting. En fait d'électeurs, des bestioles vertes l'accueillent. Les nuées d'insectes lui collent à la peau, tapissent les rues où personne ne l'attend. Beevi aurait trouvé cette malédiction logique. Une manière de dire que la nature devrait toujours l'emporter sur la vanité des hommes. Et *La Somme de nos folies* sur les bassesses des politiques. ■

**LA SOMME DE NOS FOLIES**  
*(The Sum of Our Follies)*,  
de Shih-Li Kow,  
traduit de l'anglais (Malaisie)  
par Frédéric Grellier,  
*Zulma*, 384 p., 21,50 €.



KEVIN CLOGSTOUN/GETTY IMAGES/LONELY PLANET IMAGE

# Critiques Littérature

Un compositeur prête à sa musique d'étranges pouvoirs. Fabule-t-il  
Le Britannique Benjamin Wood, lui, subjugué le lecteur de ses mots

## L'organiste du diable

STÉPHANIE DUPAYS

Une université vénérable avec ses traditions ancestrales, un petit cercle d'esprits brillants, des liens forts qui se nouent, un zeste de suspense : tels sont les ingrédients du *campus novel* dont les Anglo-Saxons ont le secret. Cette recette éprouvée a produit nombre de best-sellers – que l'on songe à *L'Envers du paradis*, de Francis Scott Fitzgerald (1920 ; Gallimard, 1964), ou au *Maître des illusions*, de Donna Tartt (Plon, 1993). Des références pleinement assumées par le jeune Britannique Benjamin Wood, mais qu'il bouscule habilement, insérant dans la trame du genre de passionnantes questions sur la science, la croyance et les pouvoirs de la musique.

Si son héros, Oscar Lowe, vit à Cambridge, il n'appartient pas à la jeunesse dorée qui se construit un avenir derrière les hauts murs des bibliothèques. Elevé dans un milieu où « les livres étaient facultatifs, un truc que des profs de lettres débraillés imposaient aux enfants à l'école », il a arrêté ses études tôt et travaille comme aide-soignant dans une maison de retraite proche de l'université. Mais il ne peut pour autant passer devant ces lieux prestigieux sans ressentir une pointe d'envie : « Ce qui se tramait derrière les portes closes des collègues demeurait pour lui un mystère. Mais il savait qu'il valait mieux se trouver dans un environnement pareil (...) que dans un endroit comme chez ses parents, où les discussions n'avaient aucun intérêt et où les seuls repères étaient les centres

commerciaux. »

Un jour, attiré par une mélodie envoûtante qui s'échappe de la chapelle de King's College, Oscar pousse les portes de l'édifice. Là, il rencontre Iris Bellwether, une belle et riche étudiante en médecine, dont il tombe amoureux. Grâce à elle, il va peu à peu se fondre dans un petit groupe d'amis dominé par la personnalité fantasque et charismatique d'Eden Bellwether, le frère d'Iris, organiste talentueux dont les notes ont attiré Oscar. Ce musicien prodige prétend pouvoir, à l'aide de la musique, s'immerger dans l'esprit de quelqu'un et y régner sans partage. « *Les compositeurs ont le pouvoir d'affecter et de manipuler tes émotions, tes passions, comme disait Descartes. Par leur musique, ils sont tout à fait capables de te faire ressentir ce qu'ils veulent que tu ressenties. Un peu comme une expérience chimique.* » Théorie qu'Eden prouve sur-le-champ en hypnotisant Oscar et en lui plantant un clou dans la main sans que le jeune homme ressente la moindre douleur.

Mais Eden va plus loin : il soutient que sa musique peut guérir. Son entourage hésite entre fascination et inquiétude. Est-il un génie ou un dangereux mégalo-mane ? Afin d'aider Iris à y voir plus clair, Oscar met en contact Eden avec Herbert Crest, un spécialiste des « *personnalités narcissiques* ». Le psychologue, atteint d'une tumeur au cerveau, s'inté-

**LE COMPLEXE  
D'EDEN BELLWETHER  
(The Bellwether  
Revivals),  
de Benjamin Wood,  
traduit de l'anglais  
par Renaud Morin,  
Zulma, 512 p., 23,50 €.**

resse au cas d'Eden,  
qui le convainc de  
participer à de  
mystérieuses céré-  
monies musicales  
censées le guérir.

« *Ma théorie est que l'espoir est une forme de folie. Une folie bénigne, certes, mais une folie tout de même* », explique Herbert Crest avant de basculer dans l'irrationnel. Les expériences d'Eden vont mal tourner, bouleversant le destin de tous les protagonistes.

#### **Atmosphère anxiogène**

La puissance de la superstition face à la raison, les frontières entre génie et folie comptent parmi les thèmes brassés dans ce roman ambitieux qui, grâce à une narration efficace et des dialogues vivants, évite la lourdeur et le didactisme menaçant tout roman à idées. Une atmosphère anxiogène rend captivant ce qui aurait pu tourner à la présentation de cas laborieuse ou à l'exposé de philosophie.

C'est peut-être ce savant mélange entre virtuosité romanesque et érudition scientifique qui rend l'univers de Benjamin Wood si singulier et le distingue de ses écrasants modèles. Au point qu'on en oublie quelques défauts de jeunesse, comme le manque de profondeur de certains personnages secondaires – la petite amie d'Eden peine à exister autrement que comme un outil narratif. Et si le questionnement sur les pouvoirs démiurgiques du héros est au cœur de l'intrigue, il en est un dont la capacité à contrôler les émotions ne fait aucun doute : c'est l'auteur. Tirant les ficelles d'une intrigue habilement ficelée, il manipule avec adresse les nerfs du lecteur, le poussant à tourner sans relâche les pages de ce roman diabolique. ■



Image non disponible.  
Restriction de l'éditeur

PLAINPICTURE/JOHNER



# Littérature | Critiques

## SANS OUBLIER

### Haddad en deuil

Avec la grâce cabossée qui trahit la danseuse en elle, Damya, blessée dans les attentats de novembre 2015, arpente Paris en quête de figurants pour une adaptation cinématographique de *La Douleur*, de Marguerite Duras (P.O.L, 1985). A elle de repérer les ombres capables d'incarner les déportés de retour des camps. Autant de rencontres avec de fragiles silhouettes qui disent la détresse muette et l'impossible inscription dans le monde présent. Damya elle-même est hantée par un jeune homme, croisé plusieurs fois, qui a semblé une chance, puis un mirage, et finalement un messager de l'effroi. Si sa mission la distrait de sa propre douleur, c'est au mieux un répit : « *Un deuil sans pitié déchire la lumière* », écrit Hubert Haddad, toujours juste et incisif. Funambule, l'écrivain défie les vertiges, console sans naïveté. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

► **Castings sauvage**, d'Hubert Haddad, *Zulma*, 160 p., 16,50 €.

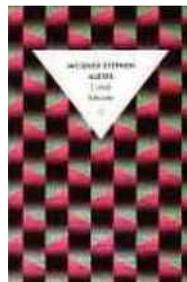


# Littérature | Critiques

## SANS OUBLIER

### Haïti, avis de tempête

Plus d'un demi-siècle après la mort de Jacques Stephen Alexis (1922-1961), père de la littérature haïtienne et opposant communiste assassiné par le régime Duvalier, paraît *L'Etoile absinthe*, suite inachevée, baroque et dense, à *L'Espèce d'un cillement* (Gallimard, 1959), chef-d'œuvre de l'écrivain réaliste magique, porté par La Nina Estrellita, prostituée à Port-au-Prince et amoureuse à mort du militant El Caucho. Ici, l'héroïne a abandonné son métier et repris son véritable nom, Eglantine. Elle a mis toutes ses économies dans un commerce de sel. Alors qu'elle prend la mer pour aller chercher une cargaison, le ciel au-dessus d'Haïti accomplit la menace en suspens depuis les premières pages (« *Le soleil de la Caraïbe est un oiseau infrarouge, un grand oiseau miraculeux qui fait le cirque au milieu du ciel, se corne lentement, puis s'abat, furieux, torride, pluie de plumes et d'éclairs.* »). Déluge d'images au pouvoir d'évocation intense. Toute la vie foisonne et vibre quand les éléments font écho au combat intérieur de la jeune femme, en lutte pour s'inventer un destin. On n'en dira guère plus car la fin inachevée apporte déjà son lot de frustrations... et, heureusement, de désir.



Ce roman est une superbe invitation à (re)lire l'écrivain qui se disait « *l'enfant de l'avenir* ». ■  
**GLADYS MARIVAT**  
► **L'Etoile absinthe**, de Jacques Stephen Alexis,

*Zulma*, 160 p., 17,50 €.

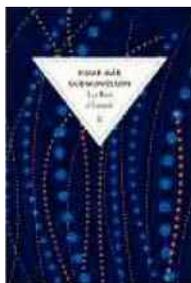


# Littérature | Critiques

SANS OUBLIER

## L'Islande au vitriol

Armateurs, musiciens, pêcheurs de harengs, la famille Knudsen, prolifique et polyvalente, est à la fois un atout et un fléau pour son pays. Grâce à elle, l'Islande s'ouvre au monde et à la mondialisation. Avec les risques que cela comporte. Pas seulement pour sa situation financière mais aussi pour son mode de vie : qu'en est-il, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, des valeurs traditionnelles ? Ne seraient-elles plus qu'une coquille vide ? Révolté, comme beaucoup d'Islandais, par les scandales politico-financiers qui ont ébranlé la république, Einar Mar Guomundsson (né en 1954) brosse un portrait au vitriol d'une société qui proclame son attachement aux principes éthiques alors qu'elle n'est mue que par l'appât du gain. Ces « rois » de l'île ne sont pas des étrangers venus corrompre un peuple vertueux mais l'émanation même de celui-ci. La famille Knudsen, c'est l'ensemble des Islandais à l'heure de la modernité. En jouant avec les clichés, l'auteur tourne en dérision la saga classique, avec ses généalogies enchevêtrées et ses péripéties infinies. Il met en



abyme l'idéal héroïque d'antan dans un récit dont on sort sonné et passionné. ■

ELENA BALZAMO

► **Les Rois d'Islande**

(*Islenskir kongar*),

d'Einar Mar

Guomundsson,

traduit de l'islandais

par Eric Boury,

Zulma, 336 p., 21 €.



# Critiques | Littérature

## Hongkong fin d'un monde

Paru en 1943, « Deux brûle-parfums », d'Eileen Chang, évoque la déliquescence de la métropole sino-britannique à la veille de la guerre

QUENTIN CIVIEL

**A**u fond d'un vieux brûle-parfum familial, des copeaux de bois d'aloès se consomment lentement tandis qu'une voix s'élève et raconte, sous le sceau du secret, des histoires de Hongkong avant la seconde guerre mondiale.

Ecrits comme en miroir, deux récits se font face dans ce livre. Dans le premier, la jeune Weiling sollicite la protection de sa tante – une mondaine à la beauté déclinante, un personnage douteux collectionnant les amants –, avant de tomber progressivement sous la coupe de cette dernière. Le

second récit s'intéresse au destin tragique d'un professeur d'université, Roger Empton, fraîchement marié à une jeune femme à la beauté angélique. Celle-ci, un fantasme de pureté, une « *image rêvée dans une vie antérieure* », est enveloppée d'un profond mystère et ignore tout des choses de l'amour. Elle le plongera bientôt au cœur d'un scandale dont il ne parviendra pas à se relever.

D'Eileen Chang (ou Zhang Ailing, si l'on préfère son nom non anglicisé), les éditions Bleu de Chine avaient déjà fait paraître trois œuvres (*La Cangue d'or*, *Rose rouge et rose blanche* puis *Un amour dévastateur*) au début des années 2000. Après *Love in a Fallen City* (2014), *Zulma* continue de faire mieux connaître en France cette écrivaine chinoise née à Shanghai en 1920, installée

à Hongkong en 1952 puis expatriée aux Etats-Unis, où elle est morte, en 1995.

Dans *Deux brûle-parfums* – originellement publié en 1943, alors qu'Eileen Chang avait 23 ans –, Hongkong est un « *territoire chimérique* » qui brille d'un éclat de pacotille et devient le terrain privilégié de jeux mondains où des femmes errent à la recherche d'un bon parti. Et où le kitsch règne dans les rues, les autorités ayant décidé d'« *habiller les étudiantes en Sai Chin-hua, maîtresse courtisane du siècle passé* » afin de « *séduire les visiteurs d'Europe et d'Amérique* ».

### Un horizon vide et inquiétant

Au royaume de l'artifice, les personnages ne sont ainsi que pure extériorité – et la romancière de décrire, avec un luxe de détails,



les vêtements portés par les femmes. Des parures qui ne parviennent pas à masquer une insatisfaction profonde ou une incapacité, pour les protagonistes, à assouvir leurs désirs ; des voiles qui ne parviennent pas non plus à dissimuler l'effroi que ces mêmes personnages ressentent dès qu'ils quittent l'empire rassurant de « ces menus objets disparates qui [permettent] à [leur] cœur intranquille et transi de trouver le repos ». Ainsi, lorsqu'ils se prennent à rêver d'ailleurs, seul un horizon vide et inquiétant se présente à eux, « le ciel et la mer désolés – une mélancolie, une épouvante, sans limite ».

Ces vertigineux appels d'air incitent les personnages de Chang à se raccrocher désespérément au passé, quitte à contribuer à leur propre enfermement : le pro-

fesseur Empton rejoue sans cesse les mêmes plaisanteries depuis quinze ans devant ses élèves, tandis que Wei-lung se compare aux personnages des *Chroniques de l'étrange*, célèbre recueil de contes de l'écrivain chinois Pu Songling (1640-1715).

On reste admiratif devant la force d'un ouvrage rédigé à un si jeune âge par une romancière capable de saisir les ambivalences les plus profondes d'une société qui, tétanisée par son effondrement prochain dans la guerre qui approche, se recroqueville sur son passé de peur de disparaître tout à fait. Pourtant, à mesure que les copeaux de bois se consomment, la vieille Hongkong finira bien par s'évanouir ; et les personnages d'Eileen Chang s'effaceront progressivement, comme des ombres. ■

**DEUX BRÛLE-PARFUMS**  
(*Chenxiang xie diyi luxiang ;*  
*Chenxiang xie dier luxiang*),  
d'Eileen Chang,  
traduit du chinois par  
Emmanuelle Péchenart,  
Zulma, 210 p., 17,50 €.

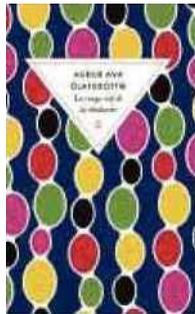


# Littérature | Critiques

SANS OUBLIER

## Paysage avec paralysie

Révélee au public français grâce à *Rosa candida* (Zulma, 2010), l'Islandaise Audud Ava Olafsdottir (née en 1958) possède l'art de dire les choses compliquées avec des mots simples. Celui aussi de suggérer l'émerveillement devant le miracle quotidien de l'existence – se baigner dans la mer glaciale, participer à la confection du boudin traditionnel, regarder la photo d'un homme, le père, jamais connu, et d'une femme, la mère, partie au loin et jamais revenue, ou encore se fixer un but incroyable tel qu'escalader une montagne de 800 mètres sur des béquilles ! Quand on est une adolescente paraplégique, comme l'héroïne de ce livre, à qui la plupart des choses de la vie resteront à jamais inaccessibles, on apprend à les aborder d'une autre manière. On voit ce que les autres ne voient pas



avec une intensité peu commune. Le petit village côtier devient un tableau d'Albert Marquet – la maison rose, la tour violette, la mer gris ardoise. Un carré de rhubarbe prend des allures de forêt vierge... D'une grande plasticité, l'écriture d'Olafsdottir est mise ici au service d'un projet délicat : peindre le paysage intérieur d'un être à part. Un défi que la romancière relève avec un indiscutable brio. ■ E. B.

► **Le Rouge vif de la rhubarbe** (Upphækud jörd), d'Audud Ava Olafsdottir, traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson, Zulma, 156 p., 17,50 €.



# Littérature | Critiques

## Sauvage vitalité du Darfour

Fable cruelle sur la guerre des années 2000, « Le Messie du Darfour » a valu l'exil à son auteur, le Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin

EGAL ERRERA

**T**ous les chagrins sont supportables si l'on en fait un conte ou si on les raconte», disait Karen Blixen (1885-1962). Elle ajoutait : « Je sens qu'il y a dans la vie une imagination infinie, véritablement inouïe. » Rien ne peut mieux s'accorder au travail du romancier Abdelaziz Baraka Sakin (né en 1963), nouvelle voix arabe venue du Soudan, via l'Autriche, sa terre d'exil. Les faits qu'il relate sont d'une cruauté effroyable et leur lecture serait proprement insoutenable, n'étaient la vitalité et la singularité de ses personnages,

la liberté, voire la légèreté du ton, d'une superbe et provocante désinvolture.

L'intrigue se déroule dans le désert du Darfour, dans l'ouest du Soudan, au cours des années 2000, lors de la guerre qui oppose le gouvernement de Khartoum aux rebelles du Front de libération du Darfour et qui a fait jusqu'à nos jours plus de 200 000 morts. Plus précisément, elle met en scène les massacres perpétrés par les milices janjawids, hordes recrutées et armées par Khartoum pour mater les insurgés.

Qui sont les criminels ? Telle est la question lancinante de ce texte. Celui qui égorge l'enfant et fait rouler sa tête aux pieds de sa mère avant de la violer – le janjawid ? Celui qui arme la main qui égorge et donne l'ordre de tuer – le politicien de Khartoum ? Ce-

lui qui lui obéit et veut ignorer pourquoi il tue – le soldat de l'armée soudanaise ? Celui qui laisse faire – la lointaine grande puissance exclusivement concernée par ses intérêts stratégiques ou économiques ? « *Les responsables sont en Europe*, déclare Abdelaziz Baraka Sakin au « Monde des livres », *les autres sont des marionnettes qui ne voient ni les marionnettistes, ni les fils qu'ils manipulent. La cible que je veux atteindre, ce sont les couches médianes de la société soudanaise qui ont le pouvoir de régler le conflit. Je suis à la fois la voix des victimes et celle des tueurs pour dire ce qu'il en est à ceux qui peuvent agir.* »

### Déroutante Abderahman

Avec pour cadre ce désert qui « *s'insinue dans l'être comme le serpent des légendes* », *Le Messie*



du Darfour est une allégorie du vain combat contre les forces du mal. Il met en scène le duel à mort entre des janjawids et une de leur victime, une jeune fille de 17 ans dont la détermination à se venger est aussi féroce que la leur à massacrer. Au mal absolu, incarné par les janjawids, auxquels l'auteur n'accorde aucune once d'humanité, s'oppose la vitalité de celle qui, détruite de l'intérieur, va vers l'annihilation absolue. Déroutante Abderahman au corps supplicié, qui rit en apercevant le sexe rabougri du colosse, janjawid auquel elle se donne pour mieux l'assassiner. « *Abderahman est une femme libre et heureuse* », affirme Abdelaziz Baraka Sakin, en éclatant de rire devant l'incrédulité de ses interlocuteurs. Et lui, qu'éprouvait-il en écrivant ce livre si rempli de sau-

vagerie? « *J'étais heureux*, dit-il. *Heureux comme Dieu quand il a créé Satan.* »

*Le Messie du Darfour* a été censuré après avoir reçu en 2009 la

**LE MESSIE  
DU DARFOUR**  
(*Massih  
Darfour*),  
**D'Abdelaziz  
Baraka Sakin,**  
traduit  
de l'arabe  
(Soudan) par  
Xavier Luffin,  
**Zulma,**  
204 p., 18 €.

plus importante distinction littéraire du Soudan. Abdelaziz Baraka Sakin a été arrêté, tous ses livres détruits. On lui a fait jurer de ne plus écrire. « *J'ai juré*, dit-il en riant encore, *et j'ai pris l'avion pour Le Caire, puis pour Vienne.* » Et maintenant, vivre et écrire sans se retourner ou bien songer à revenir un jour au Soudan? L'éclat des yeux légèrement voilé,

la main posée bien à plat sur la table, la voix se fait un peu rauque : « *Rentrer, c'est ce que je désire le plus au monde.* » Là, on ne rit plus du tout. ■

# Critiques | Littérature

L'Islandais Andri Snær Magnason livre avec « LoveStar », son premier roman, une dystopie audacieuse, entre drame et farce  
Et l'humanité fut libérée de la liberté

NILS C. AHL

De prime abord, *LoveStar*, d'Andri Snær Magnason, a le goût d'un objet littéraire non identifié autant que la nonchalance d'une satire politique délirante. Cet étrange sentiment cesse rapidement, cependant, et, avec lui, l'ambiguïté qui accompagne son registre absurde. Car il y a du George Orwell (1984), ici, du Jonathan Swift (*Modeste proposition*), voire du Douglas Adams (*Le Guide du voyageur galactique*). En tout cas, la même audace habile et gourmande à confondre le très sérieux et le parfaitement dérisoire. La même facilité à distraire et effrayer à la fois son lecteur dérouté.

Car il s'agit d'une déroute. Andri Snær Magnason, né en 1973 à Reykjavik, dépeint en effet un monde dystopique, où l'écono-

mie, la publicité et la technologie ont suivi une progression certes étonnante mais loin d'être impossible ou improbable, et le précédent de 1984 devrait nous inciter à la prudence. Ici, une entreprise mystérieuse dirigée par un insaisissable tycoon (l'une et l'autre surnommés *LoveStar*) a pris le pouvoir sur les grandes affaires de ce monde autant que sur les petites de chacun et de chacune. Des études de probabilités ont remplacé le libre arbitre, l'amour se calcule, la mort se programme. L'objectif de *LoveStar* est de libérer l'humanité de la dictature de la liberté.

Mission accomplie. Pourtant, tout avait commencé par un scénario apocalyptique assez crédible : des migrateurs perdaient le nord, des abeilles devenaient folles, les ondes polluaient l'atmosphère jusqu'à la rendre irrespirable dans tous les sens du terme. L'habileté de l'écrivain tient à sa capacité à nous faire envisager le pire sous le sceau de la fantaisie – alors que, de fait, rien de ce qu'il avance n'est fantaisiste. L'agence-

ment des chapitres s'en ressent, mêlant d'authentiques citations et de véritables faits scientifiques à des intrigues et des descriptions trop délibérément baroques pour l'être vraiment. En permanence, Magnason va à rebours des poncifs de la science-fiction en faisant mine de ne jamais vraiment nous faire croire à ce qu'il raconte. Le monde qu'il décrit, pourtant, n'est pas si loin du nôtre.

Le pouvoir des multinationales, le rôle de la publicité et de la communication, les désordres

climatiques et environnementaux, une technologie envahissante : tout cela existe déjà. *LoveStar* extrapole à peine quand il transforme des

hommes et des femmes en « aboyeurs » (rémunérés) dont la mission est de relayer des messages publicitaires ou de servir de pense-bête. L'effet comique est certain, mais le concept n'est pas nouveau. L'un de ses personnages principaux, Indridi, est un « aboyeur », mais contre son gré. Car il s'agit d'une forte tête, en dépit des efforts de ses parents (qui l'avaient « rembobiné » après un premier essai de cinq ans). Un romantique : au mépris des calculs les plus savants, il aime Sigrídur et Sigrídur l'aime. Pourtant, cette dernière est promise par la science à un autre, Per, qui a le double avantage d'être danois et acteur de film porno.

### Grand méchant loup

En sourdine, cependant, Magnason tire un autre fil narratif que les deux cents premières pages ne laissent pas soupçonner. Le final (vraiment) apocalyptique de son roman ne laisse pas de

doute, cependant, sur sa nature : il s'agit d'un fil mythologique – à la fois scandinave, gréco-romain et biblique. L'ouverture lyrique du livre (comme un cantique) donnait un indice. La présence et le rôle final d'un grand méchant loup géant échappé à la fois des contes de fées et de la mythologie scandinave le confirme. *LoveStar* a perdu la partie, seul à bord d'un avion, une mystérieuse graine au creux de la paume. On ne sait trop s'il s'agit d'une conclusion optimiste, mais on détestait ce monde-là.

En 2002, la parution de *LoveStar* en Islande a lancé la carrière d'Andri Snaer Magnason. Livre de l'année pour les libraires de l'île, il a été traduit dans plusieurs langues depuis, dont l'anglais – ce qui est assez rare pour être mentionné. L'excellente traduction française d'Eric Boury est à signaler, ici. Il tient particulièrement bien sa langue et son ton, laissant ce qu'il faut de heurts dans le récit tout en lissant l'ensemble – et rendant au texte une distance et un humour qui rajoutent à sa profondeur et à sa subtilité. On y croit sans y croire – ce qui est tout l'enjeu de *LoveStar*. On aimerait seulement savoir ce qu'il advient vraiment d'Indridi et de Sigrídur à la fin du roman : un autre livre pouvait s'ouvrir. Ce souffle inextinguible dit la puissance de l'écrivain. Il pouvait en écrire bien davantage, on attend la suite. ■

# Critiques | Littérature

A la poursuite du réel, Jean-Marie Blas de Roblès réinvente avec délectation le roman d'aventure

## Attrape-moi si tu peux !

FLORENT GEORGESCO

Rien n'est triste comme un écrivain qui renonce à penser le monde, le destin des hommes, la littérature même, sinon peut-être un livre écrasé par cette ambition, et qui oublie le conte, le plaisir, la joie libre et légère d'inventer à mesure que l'on pense. Entre ces deux périls, Jean-Marie Blas de Roblès a ouvert dès les années 1980 – avec les nouvelles de *La Mémoire de riz* (réédition Zulma, 2011) et, depuis, avec *Là où les tigres sont chez eux* (Zulma 2008) – une voie singulière, tout sauf médiane : elle part plus haut, plus bas, plus loin, qui sait ? Où qu'elle soit, elle est ailleurs, sur des territoires dont *L'île du Point Némo* pousse l'exploration jusqu'à ses limites, sans les atteindre ; à vrai dire, il les repousse.

Le roman s'ouvre sur un leurre qui, une fois révélé, lui donnera sa règle et son rythme. On croit assister à une bataille d'Alexandre le Grand ; on est devant des

soldats de plomb, dans le salon d'un dandy de roman-feuilleton, Martial Canterel, dont on s'apprête à suivre les aventures. Au demeurant, Canterel aussi est un leurre, et quand, avec son ami John Shylock Holmes et divers compagnons, il se lance à la poursuite de l'Anankè, le diamant dérobé à celle qui fut son seul amour, Lady MacRae, il se défait à son tour. Le lecteur se retrouve dans le Périgord, aujourd'hui, où l'on perpétue dans une usine la tradition des fabriques cubaines de cigares : on y lit des histoires aux ouvriers. En l'occurrence, bien sûr, celle du diamant Anankè, qui ainsi reprendra de plus belle et, à mesure que l'intrigue contemporaine avancera, en formera un reflet, comme une projection des tourments et des espoirs d'hommes semblables à nous dans un monde radicalement dissemblable.

### Souveraine gratuité de la vie

Enchâsser des récits (y compris

le sien propre et ceux du passé, comme ici, bien sûr, *Les Voyages extraordinaires* de Jules Verne), diffracter chacun d'eux en chacun des autres, tordre, distordre, remettre à l'endroit, repartir dans l'autre sens : si la méthode Blas de Roblès est réjouissante dans tous ses détours, elle l'est plus encore par la fin qu'elle se donne, qui est une capacité de produire du récit à l'infini, non pas arbitrairement, mais avec la souveraine gratuité de la vie. Il s'agit toujours, encore une fois, d'aller plus loin, pour l'auteur comme pour les personnages – lesquels sautent d'un train à un aéronef, d'un dirigeable à un voilier, jusqu'au Point Némo, « l'endroit de l'océan le plus éloigné de toute terre émergée », où l'impossible prend force de loi.

Leurs terribles ennemis, et d'abord l'Enjambeur Nô, tueur à ce point insaisissable qu'il peut surgir à tout moment, sous n'importe quelle apparence, leur compliquent bien sûr le jeu à l'envi, et sont par là une bénédiction sup-

plémentaire. Eux aussi sont touchés par ce qui est le cœur du livre : la grâce, la joie profonde et ample d'une réalité qui partout abonde en mystères, en surprises, en inventions. Et la misère morale, ou au moins la médiocrité, des personnages contemporains ne fait pas retomber le roman dans la délectation morose ni dans le manichéisme banal d'une contestation du réel par le rêve. Elle est le point de départ de toute aventure, le lieu où le rêve se noue avec la vie, et l'entraîne au-delà.

L'imagination sert ici à réinventer le réalisme. La fantaisie, la permanente efflorescence d'intrigues, de péripéties, la bizarrerie elle-même sont les noms romanesques d'une recherche de ce qui fait du réel ce qu'il est, c'est-à-dire quelque chose qui échappe toujours, qui est toujours ailleurs. La pensée brille dès lors comme un diamant Anankè, qui n'est pas chose à s'attraper gravement, la mine soucieuse ; mieux vaut se laisser porter, s'abandonner à l'imprévu. « *Peut-être*, dit un des personnages, *ne comprenons-nous quelque chose à l'ordre secret du monde qu'après une sincère et patiente mansuétude pour ses incohérences.* » Porté par les plaisirs du roman d'aventures, Jean-Marie Blas de Roblès accomplit l'ambition que devrait avoir tout écrivain conscient de ses pouvoirs. Il amène son lecteur vers une sorte d'étrangeté familière, où le monde, débarrassé des habitudes que nous avons prises avec lui, est soudain devant nous comme si nous le voyions pour la première fois. ■

Image non disponible.  
Restriction de l'éditeur

Scène de « *Vingt mille lieues sous les mers* »,  
de Richard Fleischer (1954).  
FARABOLA/LEEMAGE

**L'ÎLE DU POINT NÉMO,**  
**de Jean-Marie**  
**Blas de Roblès,**  
**Zulma, 464 p., 22,50 €.**



# Littérature Critiques

## Cinq jours pour refaire le monde par la puissance du verbe

Pour « Le Testament d'Alceste », Miquel de Palol invoque « Les Mille et Une Nuits », la Bible et « Les 120 journées de Sodome ». Vertigineux

FRANÇOIS ANGELIER

**A**ux fins goûteurs d'abîmes, à ceux pour qui la littérature est avant tout une table de désorientation, deux monstres étaient déjà réservés en cette rentrée : *Solénoïde*, de Mircea Cartarescu (Noir sur blanc, voir « *Le Monde des livres* » du 15 novembre), avec son immersion subjective dans un Bucarest hanté et baroque, et *Francis Rissin*, de Martin Mongin (Tusitala, 616 p., 22 €), variation romanesque sur l'invasion virale de la France par un mythe politique imaginaire. Complète désormais ce tandem *Le Testament d'Alceste*, un dispositif narratif aussi vertigineux qu'arachnéen, conçu par le romancier-poète catalan Miquel de Palol.

Fils d'un archéologue-préhistorien, architecte de formation, écrivain multi-primé, Palol, comme le montrait déjà son triptyque *Le Jardin des sept crépuscules* (Zulma, 2015), a le goût de la strate et de l'outre-fond, un sens furieux du dédale et un amour transi pour la transgression, l'éros et le secret. Inspirées par le port thessalien de Phères et le personnage mythologique d'Alceste, amante sacrifiée par amour et revenue des Enfers, les cinq journées de ce *Testament...* mettent en scène les retrouvailles d'un groupe d'amis riches dans le domaine dit « du Mas-d'en-Haut », propriété de la famille Costagrau, un labyrinthe architectural insolite et fastueux, menacé de vente et de dispersion.

Alors que l'exercice d'une sexualité polymorphe et débridée, ou l'assistance à concerts baroques et saynètes poivrées semble constituer l'essentiel de ce convent libertin, la vraie raison de cette assemblée se révèle la pratique du « Jeu de la fragmentation », un jeu de rôle dont la complexité semble intégrer la vie même des joueurs, et dont l'essence réside dans l'art du conte. Sous l'invocation des *Mille et Une Nuits*, de la Bible et des *120 journées de Sodome*, les protagonistes se livrent tour à tour à la relation vivace et minutieuse de rencontres, témoignages, anecdotes ou faits divers. On recueille ainsi l'histoire d'un vigile de boîte de nuit mué en Abraham sacrifiant (mais dont, hélas, aucun Dieu ne freine le geste), celles des amours lupines et dévorantes de Luti la louve-garou, de la geste destructrice de Jason Momo, maître du monde par sa simple volonté, ou encore d'Hébé de Garda, amante d'un jour d'une bande de mômes.

### Le décès de la belle Aloysia

Récits mobiles qui s'enchaînent en un véritable exercice de spéléologie narrative, où l'enjeu semble être d'atteindre la fable mère, le récit central dont tous les autres ne seraient que les enveloppes successives. Les histoires ne s'enchaînent pas en une simple concaténation, mais s'articulent en de complexes

schémas géométriques à signification métaphysique. Trouble enfin cette réunion le décès de la belle Aloysia, dont le corps semble se conserver et la chair diffuser une étrange odeur de sainteté. Une belle morte que l'on va tenter magiquement de faire revivre.

Passant avec une aisance confondante et une grande clarté d'une scène pornographique à une méditation mathématique, d'un dialogue de thriller à un colloque sentimental, jonglant sans faillir avec l'architecture baroque et les substructures fantasmatiques d'un roman qui vous égare pour mieux se recentrer, Miquel de Palol livre ici une monumentale réflexion sur ce centre de toute littérature que sont, selon lui, « la brutalité raffinée de la pensée, la vérité sanguinaire de l'intention, la douloureuse évidence de la beauté exilée ». ■

**LE TESTAMENT D'ALCESTE  
OU LA NOUVELLE PHÈRES MNÉMONIQUE  
(El testament d'Alcestis),  
de Miquel de Palol,  
traduit du catalan  
par François-Michel Durazzo,  
Zulma, 756 p., 24,50 €.**



# Critiques | Littérature

## Routard d'un été lointain

Subrepticement, les années 1970, avec leur lot de vécu personnel et passionnel, sont devenues « de l'Histoire ». Une distanciation qui profite à l'analyse, mais qui désincarne son objet. Entre les deux, le roman d'Einar Mar Gudmundsson (né en 1954), son deuxième traduit en français après *Les Rois d'Islande* (Zulma, 2018), tente une synthèse : profiter de la distance temporelle pour mieux cerner la période, recréer l'ambiance en puisant dans ses propres souvenirs de jeunesse. En résulte une narration capricieuse et fébrile, une sorte de recherche du temps perdu doublée d'une quête de l'espace perdu : Athènes, Rome, Paris... Et la Norvège, où le narrateur s'était rendu le temps d'un été, sans but précis, si ce n'est de « devenir écrivain ». A présent, il y revient en pensée, au gré de rencontres fortuites avec ses amis d'antan. Il revit sa jeunesse, avec l'omniscience de celui qui, commençant une histoire, en connaît déjà la fin.



*Un été norvégien* est l'instantané, tout en mouvement, d'une génération en quête d'action, proie facile d'égarements idéologiques, crédule et irresponsable, désarmante dans sa bonne foi. Emporté par ce tourbillon, le lecteur respire à pleins poumons l'air d'une époque qu'il n'a peut-être pas connue. ■

ELENA BALZAMO

► *Un été norvégien* (Passmyndir),

d'Einar Mar Gudmundsson, traduit de l'islandais par Eric Boury, Zulma, 336 p., 21 €.



# Critiques | Littérature

## Hommes libres du Soudan

« Les Jango », qui évoque d'irréductibles ruraux peu portés sur l'islam rigoriste, a valu la prison à son auteur, Abdelaziz Baraka Sakin

EGLAL ERRERA

**V**oici un samizdat au destin singulier. A peine paru et récompensé en 2009 par un prix littéraire, *Les Jango*, du Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin, fut immédiatement retiré de la vente et brûlé lors d'autodafés. Recherché par un fervent lecteur, pourtant, le roman a circulé clandestinement en Afrique dans des éditions pirates ou en PDF sur la Toile. Quant à son auteur,

interdit de publication, persécuté puis emprisonné, il a fini par s'exiler en 2012 – il vit aujourd'hui en Autriche.

Qu'y a-t-il de si subversif dans ce texte qui nous arrive en traduction? Bien peu, en apparence. Un périple en compagnie des Jango, ces saisonniers venus de tous les coins du Soudan pour récolter le sésame, le blé et le sorgho. Leur histoire nous est contée par deux hommes issus d'une petite ville proche de l'Éthiopie et de l'Erythrée. Deux chômeurs qui, après avoir erré seuls, rejoignent justement ces Jango et s'en éprennent. Car ces marginaux sont capables de s'accommoder de la pauvreté avec grâce. Les Jango, écrit Baraka Sakin, sont « sages à la saison sèche – d'avril à octobre –, attelés à leur tâche. Ils sont fous à la saison des pluies, flambant, sans grands remords, en alcool et en femmes ce qu'ils ont laborieusement gagné, silhouettes insolites, hirsutes dans leurs jeans et baskets au goût du jour, trempés de sueur à force de labeur. Si vivants et heureux de l'être ». Pour les protagonistes, le charme est si fort qu'ils vont eux-

mêmes vouloir devenir des Jango.

Mais un jour débarquent des moissonneuses mécaniques, les privant brutalement de leur gagne-pain. Les Jango se soulèvent alors et mettent en déroute les militaires envoyés par Khartoum. Cela ne dure qu'un temps, mais leur révolte est splendide.

« J'ai vu des esclaves sur des chevaux, et des princes aller à pied comme des esclaves », dit L'Éclésiaste (10:7). Cette phrase pourrait être l'exergue des *Jango*. Esprit libre, Baraka Sakin écrit ce qu'il pense, avec fermeté mais sans provocation ostentatoire, dans une transgression tranquille, jubilatoire, facétieuse parfois. Disgracié, il l'a été pour des raisons politiques, mais également littéraires. Ses textes exaltent la sensualité, le plaisir charnel, l'ivresse des alcools forts prohibée par le Coran, et l'amour des femmes. « Parler des femmes, c'est comme manger de la mouleita : c'est aigre, piquant mais délicieux, d'une saveur sans cesse renouvelée... » Un amour empreint de respect pour toutes, y compris pour les prostituées, superbes héroïnes de ce roman – « Une femme qui vend son corps est plus noble qu'un homme qui passe sa vie en dévotion. »

Inutile de dire que ce propos est en radicale opposition avec la doxa du régime qui sévit au Soudan depuis trois décennies – imposant une langue unique, l'arabe, et une unique religion, l'islam. Sakin, lui, n'a de cesse d'éclairer le subtil entrelacement des ethnies, de leurs croyances,

de leurs rites. Jusqu'à sa langue,

un arabe mâtiné de dialectes soudanais et des idiomes frontaliers. Il fallait la connaissance du Soudan et des lettres arabes de l'universitaire et chercheur Xavier Luffin – traducteur déjà du *Messie du Darfour* (Zulma 2016) –, pour faire entendre la polyphonie de ce « livre-monde ». Une ode splendide à ce que l'on pourrait appeler, là où il existe encore, un exemplaire cosmopolitisme africain. ■

### LES JANGO

(*Al-jango masamir al-ard*),  
d'Abdelaziz Baraka Sakin,  
traduit de l'arabe (Soudan)  
par Xavier Luffin,  
Zulma, 340 p., 22,50 €.

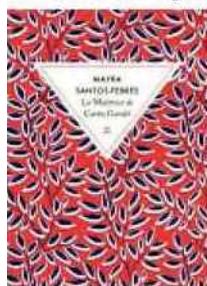


# Critiques | Littérature

## Tango à Porto Rico

La route de Micaela, élève infirmière à Porto Rico, croise un jour celle de Carlos Gardel (1890-1935). Elle est noire, pauvre et petite-fille d'une guérisseuse réputée. Il est blanc, argentin et chanteur : l'une des légendes vivantes du tango. Syphilitique, il a appelé sa grand-mère à la rescousse pour préserver sa voix. Micaela et Gardel vont vivre une histoire d'amour pendant vingt-sept jours. Une parenthèse au cours de laquelle l'artiste se livre sur ses débuts difficiles et initie Micaela à la sensualité. Au seuil de la mort, celle-ci, devenue gynécologue, se souvient. Dans ce prenant roman de formation, l'écrivaine portoricaine Mayra Santos-Febres, dont *La Maîtresse de Carlos Gardel* est le deuxième livre traduit (sur une quinzaine), évoque l'ascension sociale de deux êtres mus par un même désir : échapper à leur milieu d'origine. Son récit se lit aussi comme le portrait du Porto Rico des années 1930, quand l'accès à la contraception permit aux femmes de s'émanciper. Un habile conte

moderne. ■  
**ARIANE SINGER**  
► **La Maîtresse de Carlos Gardel** (*La amante de Gardel*), de Mayra Santos-Febres, traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo, Zulma, 306 p., 22,50 €.





# Critiques | Littérature

## SANS OUBLIER

### Revenir à la vie

Il n'est pas toujours facile de se supprimer, même lorsqu'on est fermement décidé, comme le héros du nouveau roman d'Audur Ava Olafsdottir (née en 1958). Ce bricoleur introverti voudrait disparaître de la façon la plus discrète, sans déranger personne ni se donner en spectacle. Ainsi son projet l'amène-t-il au bout du monde, dans un pays dévasté par une guerre civile. Là, pas la peine de chercher à mourir : la mort vous guette à chaque pas. Pourtant, un lent processus de retour à la vie va commencer pour le candidat au suicide et son entourage. Un chemin sinueux, semé d'embûches, à l'instar de la ville où il échoue, qui n'est que ruines et champ de mines. Les personnages de la romancière islandaise sont des gens simples. Vulnérables, ils n'ont guère d'autres armes que leurs ressources intérieures. Ce sont leurs échecs et leurs victoires – le plus souvent sur eux-mêmes – qui en font de remarquables personnalités. La fragilité de l'existence est dépeinte ici avec un sourire mélancolique qui n'exclut pas respect et admiration. L'auteure de *Rosa Candida* ou du *Rouge vif de la rhubarbe*

(*Zulma*, 2010 et 2016) a le talent de surprendre sans cesse le lecteur : insolites et à première vue intimistes, ses histoires sont comme ces bulles de cristal, dont chacune,



aussi petite soit-elle, contient un univers entier. Un art humaniste au meilleur sens du mot. ■

**ELENA BALZAMO**

► *Ör*, d'Audur Ava

Olafsdottir,

traduit de l'islandais

par Catherine Eyjolfsson,

*Zulma*, 240 p., 19,00 €.